



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de ses éditeurs l'ouvrage intitulé *Lire les mythes. Formes, usages et visées des pratiques mythographiques de l'Antiquité à la Renaissance*, Arnaud Zucker, Jacqueline Fabre-Serris, Jean-Yves Tilliette et Gisèle Besson éd., Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2016, 336 pages.

Ce volume constitue la reprise partielle, et sensiblement remaniée et réorganisée, des travaux présentés lors de trois colloques internationaux qui se sont tenus en 2011 aux universités de Lille, Lyon et Genève. On peut le compléter par la lecture de la première livraison de la revue électronique *Polymnia*, parue simultanément, qui recueille d'autres contributions proposées dans le même cadre. L'une et l'autre de ces publications, et les rencontres dont elles sont issues, visent à amorcer une réflexion globale non

sur les mythes grecs et latins comme tels, mais sur les textes extrêmement divers qui les ont transmis, avant la constitution d'une science de la mythologie, plus ou moins concomitante de l'apparition, vers la fin du XVII^e siècle, du terme de "mythographie". Celui-ci a le mérite d'être assez neutre et accueillant pour référer à un corpus très polymorphe, dont seul le contenu garantit l'homogénéité. En effet, les vecteurs textuels des mythes ne relèvent pas d'un genre littéraire bien circonscrit, mais, à côté de collections de récits plus ou moins associés entre eux par un lien thématique, se rencontrent au détour des périégèses, des œuvres historiographiques, des commentaires de poètes. D'autre part, les mythes, comme nul ne l'ignore, ne constituent pas un corps de récits, et encore moins de doctrine, parfaitement organisé, cohérent et clos sur lui-même : ils font l'objet d'infinies variations selon les lieux, les temps et les intentions – morale, philosophique, politique, esthétique ou didactique – des compilateurs qui les transmettent.

Sur la base de ces constats d'évidence, les douze contributions, qui embrassent, comme autant de cas d'école, des œuvres appartenant à un arc chronologique fort large, d'Hécatée de Milet (VI^e s. av. J.-C.) à Natale Conti, *alias* Noël le Comte (XV^e s.) en passant entre autres par Servius et Boccace, examinent le matériel mythographique sous deux angles complémentaires, le point de vue pragmatique et le point de vue critique.

Le premier tend à montrer comment la fonction assignée à l'écriture des mythes dans un contexte donné, et l'usage, ornemental ou utilitaire, que l'on se propose d'en faire se reflètent dans les formes que revêt cette écriture. Ainsi, les *Fables* d'Hygin, généralement considérées comme une compilation sans imagination et sans idée, pourraient bien, si l'on en croit Marcos Martinho qui fonde cette hypothèse sur des indices textuels subtils, avoir servi de base à des exercices d'argumentation au sein de la classe de rhétorique ; le catalogue loufoque de fleuves attribué au pseudo-Plutarque soutient à l'aide de divagations imaginaires un apprentissage géographique appuyé sur la mnémotechnie

(Charles Delattre) ; et les *Érotika Pathémata* de Parthénios de Nicée n'extraient de la tradition mythologique un stock hétéroclite d'histoires d'amour plus ou moins scandaleuses que pour fournir aliment à la création littéraire : Gallus et Ovide sauront s'en souvenir (Dominique Voisin) ; enfin, alors que Servius se borne à éclairer l'œuvre de Virgile en explicitant les allusions mythologiques les plus elliptiques, son continuateur Servius Danielis n'hésite pas, selon Alain Deremetz, à intégrer à son commentaire de copieuses digressions utiles à l'éducation dans ce domaine d'un public moins averti, de même que le commentaire dit "vulgate" aux *Métamorphoses* d'Ovide, élaboré au fil du XIII^e siècle par les maîtres de l'école d'Orléans, mêlant commentaire littéral et commentaire allégorique, s'adresse tour à tour aux étudiants débutants et aux plus avancés (Frank T. Coulson).

Le point de vue critique concerne le rapport du mythe à la vérité. La question se pose déjà aux plus anciens : comme le montre Robert Fowler, Hécateé s'attribue à lui-même l'autorité de désigner, parmi les différentes versions du mythe, celle qui fait foi ; Phérécyde, plus modeste, les présente concurremment sans trancher ; Hellanicos les passe au crible de la critique historique. C'est qu'il s'agit de faire face à la contestation lancée au nom du vraisemblable par la philosophie d'Aristote : "Celui-qui-dit-l'autrefois", Paléphate – un pseudonyme sans doute –, entreprend dans ses *Histoires incroyables* d'analyser le mythe comme "représentation déformée d'une expérience historique réelle", ainsi que l'expose Arnaud Zucker, à la manière, *mutatis mutandis*, de ce que fera bien plus tard Lévi-Strauss. D'autres, comme le stoïcien Cornutus, décomposant les théonymes, inscrivent dans la matière même du langage le discours (*logos*) de la vérité (*étymon*) – selon une démarche intellectuelle qui préfigure, d'une certaine manière, celle d'Isidore de Séville. Car le Moyen Âge chrétien est lui aussi, contre toute attente, ouvert aux mêmes débats : si la nécessité de maîtriser un minimum de connaissances mythologiques s'impose à lui, c'est d'abord qu'elles sont indispensables à l'intelligence des poètes, Virgile ou Ovide, dont la lecture soutient son apprentissage du latin. Mais au-delà de cette fonction pratique, la renaissance du XII^e siècle, avec la générosité et l'optimisme qui la caractérisent, entreprend par l'allégorie d'y déchiffrer des vérités cachées sur l'univers. Tel est en tous cas le propos du très largement diffusé "Troisième Mythographe du Vatican", l'allemand Albrecht, étudié par Gisèle Besson. Peu après que le maître d'école Conrad de Mure, soucieux de préserver la moralité de ses jeunes élèves, a, comme j'essaie de le montrer, réduit la mythologie à l'absurde en en organisant la présentation au moyen de l'ordre alphabétique dépourvu de toute signification, Boccace, dans sa gigantesque *Généalogie des dieux* nourrie d'un savoir proprement pantagruélique, dont l'inventaire est établi par Maria Consuelo Álvarez Morán et Rosa Maria Iglesias Montiel, fait, sur la base de ces connaissances, de la théologie poétique un moyen plus sûr que la théologie discursive des scolastiques de toucher au divin. Reste aux grands mythographes italiens du *Cinquecento*, Giraldis, Cartari et surtout Conti, désormais capables d'accéder sans médiation à la tradition grecque, à fonder sur la mythologie les bases d'une philosophie naturelle et morale, tout en amorçant son étude philologique et historique.

Sélection d'ouvrages présentés en hommage
lors des séances 2016 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

C'est cette étude qu'ambitionne de prolonger aujourd'hui le réseau international de recherche *Polymnia*, en proposant au public du XXI^e siècle, dans sa collection des Presses universitaires du Septentrion, l'édition commentée et traduite en français des grands textes mythographiques de l'Antiquité, du Moyen Âge et du XVI^e siècle, ainsi que des ouvrages plus théoriques qui leur servent en quelque sorte de mode d'emploi, tel celui que je viens de présenter rapidement. »

Jean-Yves TILLIETTE
Le 1^{er} juillet 2016

Lire les mythes.
Formes, usages et visées des pratiques
mythographiques de l'Antiquité à la Renaissance
[Presses du Septentrion](#)

